Dr Edmond LOCARD
Directeur du Laboratoire de Police Technique de Lyon

CONFIDENCES

Souvenirs d'un policier

EXTRAIT LEGAL D'VN
LIVRE SOVS COPYRIGHT

LES ÉDITIONS LUGDUNUM
54, rue Centrale, 54
LYON

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

35 exemplaires sur Arches
numérotés de 1 à 35,

15 exemplaires sur papier de Rives
numérotés de 36 à 50,

et

60 exemplaires sur pur fil Lafuma
numérotés de 51 à 110.

Copyright by Éditions Lugdunum 1942

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation cinématographique ou radiophonique réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PRÉFACE

J'occupe, dans la vie, l'emploi de confesseur laïc. Je vois dans mon laboratoire, c'est-à-dire dans les combles d'un Palais de Justice, le plus laid et le plus triste du monde, défiler toutes les turpitudes et toutes les souffrances. Je reçois quelques jolies femmes et d'autres qui le sont moins ; toutes sortes d'hommes, des fous, des demi-fous, des criminels et des victimes. Et l'on me raconte des choses lamentables, ou tragiques, ou honteuses, ou grotesques, bien plus impressionnantes que les imaginations des nouvellistes ou des dramaturges.

Parmi les récits qui m'ont été faits, j'ai choisi quelques aventures dont les héros sont morts ou ont été publiquement jugés. Encore ai-je pris soin de dépayser les gens

et les choses, et, bien entendu, de changer les noms. Mais j'ai conservé de mon mieux ce qui seul importe : la psychologie des personnages. Les récits que l'on va lire ne sont pas des contes. Ce sont, pour employer le langage des cliniciens, des observations, sans autre mérite que leur véracité.

VIOLETTE

I

M. Jouplane, agrégé des lettres, promène sous un ciel noir des pensées couleur du temps. La pluie fine qui, depuis trois jours, n'a pas interrompu sa chute pénétrante, ne serait rien si le vent du nord ne la dispersait pas. Elle ne tombe plus, elle enveloppe. L'atmosphère est un bain glacé. A travers ce nimbe, les lumières de la rue étroite sont lugubres, et sinistres les éventaires bâchés. On ne distingue rien des pauvres étalages dans ce quartier misérable, tant la buée froide rend opaques les vitres où elle colle aux poussières. Les passants ont les épaules rentrées, la tête basse, le dos rond : ils réduisent leurs dia-

mètres, se contractent et se resserrent comme des tortues persécutées. Choses et gens, tout est maussade.

M. Jouplane est sorti de chez lui à la hâte. Il ne s'est pas armé d'un parapluie. Il a un manteau léger qu'on aurait tort de dire imperméable. Malgré le col relevé, la pluie qui lui baigne la nuque commence à glisser dans son dos en filets divergents. Les souliers découverts évoquent la navrante image de barques où une longue négligence du calfat imposerait le maniement continu de l'écope. Les mains n'ont pas trouvé dans les poches du manteau un sûr abri : là aussi des ruisselets se forment qui roidissent de froid les phalanges nues. Car, ainsi qu'il a négligé son parapluie, M. Jouplane a oublié ses gants.

M. Jouplane a négligé son parapluie et oublié ses gants parce qu'il a quitté son domicile avec une précipitation qui ne convient ni à son âge, ni à son caractère, et moins encore à la dignité d'un agrégé des lettres. Et sous la pluie qu'agite le vent froid, il remâche les raisons désolantes qui l'ont jeté hors de chez lui.

Prosper Jouplane a reçu du ciel les plus honorables vertus. Il est travailleur, consciencieux et pondéré. Au collège déjà, où il était boursier, il eût mérité qu'on lui appli-

quât la devise qui définit l'Aigle de Meaux : « bos suetus aratro ». Son patient labeur l'a mené d'une marche rapide et sûre à la conquête des lauriers dont Alma parens couronne le mérite. Bachelier, licencié, agrégé, il a cueilli toutes les palmes, enrichies de somptueuses mentions. Sa famille, il ne l'a pas connue ; seul dès l'enfance, il a suivi la voie étroite des concours, en vertu d'une prédisposition et, comme disait Renan, d'un décret nominatif de la Providence.

Il était encore tout petit que son destin était fixé avec son rêve. Pauvre, et médiocrement nourri, il a constitué son idéal lointain sous les espèces d'un mortier et d'une robe de soie jaune avec une épitoge à trois rangs d'hermine, qui est l'uniforme insigne à quoi se reconnaissent les professeurs de lettres. Seulement, dans ce steeple-chase où les obstacles étaient de sorte académique, il y avait un lieu où il fallait prendre un parti. Agrégé, M. Jouplane avait droit de répandre les lumières dans une classe de lycée. C'est bien. Mais ce n'est point le couronnement d'une carrière si brillamment entreprise. Seule, une chaire de Faculté pouvait combler ses vœux. Encore fallait-il passer la redoutable épreuve du doctorat. En soi, cela n'était rien pour un tel athlète. Ni la grande thèse, ni la

petite ne l'inquiétaient. Seulement, il restait à choisir la matière, ou, pour parler le langage technique, la discipline où se concentreraient ses efforts. Cela semble tout simple aux esprits superficiels. Mais Prosper Jouplane est le contraire d'un esprit superficiel. Il ne saurait envisager un côté principal d'une question ; car aucun côté n'est principal, attendu que chacun peut l'être. Le côté principal pour le commun est l'utilitaire. Il aurait donc fallu déterminer l'ordre de questions le moins concurrencé, ou celui qui ménageait l'issue vers une chaire bientôt disponible. Mais d'autre part on pouvait considérer que certains sujets, en vérité peu usuels et dont l'usage pratique semble incertain aux masses, comportent plus de distinction et mettent en meilleure lumière celui qui leur consacre son zèle.

Ainsi M. Jouplane avait pensé que la chaire de sanscrit et de philologie indo-européenne représentait le summum de la transcendance, du moins dans l'ordre des lettres. Il forma donc le projet de consacrer sa grande thèse à l'évolution de l'alphabet dewanagari dans les langues si diverses de l'Inde et de l'Iran. Mais la grammaire comparée est un steppe tout parsemé d'embûches insoupçonnées de ceux qui entendent seulement la langue vul-

gaire et maternelle. Pour avoir entamé un parallèle entre l'alphabet du Mahâ-Bhârata et celui des autres textes orientaux, M. Jouplane, aiguillé par les cruels démons d'une inquiète curiosité, versa dans le zend, et de là dans le haut persan. On conviendra que ce sont bien les plus mauvaises branches de cet arbre dont Eve a mordu le fruit avec les suites que l'on connaît. Encore Eve avait-elle choisi une pomme dont le suc, dit-on, persiste de nos jours encore à n'être pas sans joie. Tandis que le haut persan égara M. Jouplane en des ivresses dont la volupté était coupable dans la mesure où elle était inféconde. Car il n'y a pas dans nos Universités aux programmes étroits de chaire pour les passionnés du haut persan. Ainsi M. Jouplane s'égarait en un jardin d'Armide d'où il ne devait plus sortir.

La trentaine vint, et la quarantaine savoureuse, après quoi le déclin menace. Et M. Jouplane toujours agrégé, mais non point titulaire d'une chaire magistrale continuait de promener doctement ses pensées dans des parterres, non certes défendus, mais où l'autorité compétente ne jette point de regards. Il y demeurait oublié. Voilà comment, victime d'un amour coupable pour des syllabaires désuets, cet honnête homme piétinait depuis

des années déjà longues dans les sentiers battus de la simple agrégation.

Il ne faudrait cependant pas croire que M. Jouplane, perdu dans les délices des branches iraniennes, eût renoncé à la rédaction de ses thèses. Mais, là encore, le goût de l'érudition transcendante l'avait cruellement desservi. Cet esprit distingué était préoccupé, comme bien d'autres, des origines du langage articulé : il sentait que ce problème, l'un des plus ardus qui s'offrent à l'entendement, recevrait de grandes lumières si l'on pouvait, par une première démarche, établir la communauté ou la disparité d'origine des divers rameaux linguistiques. Or, M. Prosper Jouplane qui, outre une connaissance approfondie des langues dérivées de l'européen primitif, avait des clartés étendues sur l'hébreu, le samaritain et le syrochaldaïque, crut discerner de remarquables coïncidences entre ces idiomes sémitiques et ceux qu'il avait d'abord étudiés. Ramener le sémitique et l'indo-européen à une même souche eût été l'une de ces victoires de l'esprit qui égalent son auteur à un Burnouf découvrant le sanscrit ou à un Champollion décryptant les hiéroglyphes. M. Jouplane, humble dans la vie pratique et familière, eut le fol orgueil de se sentir

appelé à cette grande tâche. Précisément, il décida d'écrire sa thèse sur l'assimilation des radicaux européens aux groupes trilittères du sémite. De bons esprits tiennent cette prétention ou cette espérance pour absurde. Et il est assez probable que ces bons esprits, en l'espèce, y voient clair. Mais M. Jouplane, enivré d'un espoir peut-être vain, consacra toute son énergie à cette conquête incertaine, et n'en retira aux yeux de ses chefs que les traits d'un ironique dédain.

Cela n'eût rien été si M. Jouplane fût resté seul. Car l'ennui de corriger des compositions et le tapage d'un quarteron de baboins indisciplinés sont des maux supportables pour qui peut s'évader dans les joies de l'orientalisme, fût-il alphabétique. Mais M. Jouplane, comme tant d'autres, avait cru à la nécessité de fonder un foyer. Des confrères, farcis de bonnes intentions, ainsi que le cheval d'Epéios l'était de guerriers armés, lui firent rencontrer un certain soir, dans un terne salon aux girandoles poussiéreuses, une vierge issue d'un puissant chef. Elle avait passé l'âge des premières candeurs sans être cependant surie. Suivant un mot heureux de Labiche, elle était mieux de profil, parce qu'on n'en voyait que la moitié.

Mais son père siégeait en des conseils dont les décrets sont souverains pour les collations de robes, de mortiers et d'épitoges. De sorte qu'en fermant les yeux, M. Jouplane voyait à travers les chairs indésirables de la vierge, la chaire à jamais désirable que lui faisait attendre l'Université. Et ce fut les yeux encore fermés qu'il dit oui devant le maire et, de surcroît, devant un ecclésiastique d'il ne savait trop qu'elle obédience.

*
* *

Adèle Jouplane, née Parangon, est une créature injurieuse. Ainsi que la princesse évoquée en un conte de Perrault, et qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît des crapauds et des serpents, cette dame, d'un aspect cependant bourgeois et débonnaire, surprenait par la désobligeance ininterrompue de ses propos. Le ciel lui avait accordé le don de découvrir instantanément, et en toute conjoncture, le mot le plus exactement propre à blesser l'interlocuteur. Et, qu'elle s'adressât à des fournisseurs, à des serviteurs à gages, à son époux ou à l'homme de la rue, une intuition, ou, plus proprement, une sorte particulière de génie, lui décelait, même chez

un inconnu, le point sensible où le trait barbelé porterait une cruelle blessure. Ainsi l'instinct guide, au dire des entomologistes, le dard des sphex vers les régions cachées où gîtent les centres nerveux des arachnoïdes dont ils font leur proie : et ils n'ont qu'un seul coup à férir, toujours sûr.

Adèle Jouplane avait, de surcroît, cette ressemblance avec l'hyménoptère précité, qu'elle n'avait rien inventé de son art maléfique. Comme lui, elle le tenait tout entier de la nature, l'ayant hérité de sa mère. Feue Irma Parangon avait reçu dans les milieux universitaires, où le nom de Mégère eût semblé trop banal, le pseudonyme de Tisiphone. Elle justifiait cette assimilation à la puînée des Furies par la plus parfaite continuité dans l'injure, à l'égard de tout venant, mais singulièrement envers son époux, encore qu'il fût membre de l'Institut. Et il convient de préciser ici une curieuse nuance. Lorsque le professeur Parangon revêtait l'habit vert, l'irrésistible besoin d'insulter qui était, si l'on ose dire, le propre de sa femme, subissait un phénomène d'inhibition absolue. Le respect, que le caractère, les titres et la gloire du maître ne suffisaient pas à lui inspirer, la vue des palmes brodées en soie verte le déclenchait instantanément. Devant la livrée

académique, Irma demeurait muette. Mais il suffisait que Parangon en eût retiré une manche, pour que le flot, non point tari, mais redoutablement accumulé, franchît les biefs et les écluses, et déferlât en ondes écumantes. De sorte que Parangon ne redoutait rien tant que les cérémonies officielles, parce qu'il savait que la bonace serait suivie des plus rudes tempêtes. Un autre eût résolu de ne jamais quitter ce voile protecteur et aurait exigé que l'on ornât de palmes vertes jusqu'à ses lingeries nocturnes. Mais il avait, autant que sa femme, bien que d'une façon moins purement réflexe, le respect des symboles, et, n'osant se draper dans ce Tanit à d'autres heures que celles prévues par les règlements ou les usages, il renonçait dans la vie courante au seul moyen qu'il eût d'être tabou.

M. Jouplane n'étant pas membre de l'Institut, et non pas même correspondant de cette illustre compagnie, ne pouvait pas jouir des mêmes répits que son vénérable beau-père. Certes, M. Jouplane eût pu siéger dignement parmi les immortels, tout au moins à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, car enfin personne en France n'entendait aussi clairement que lui le zend et le haut persan. Mais il semble que pour être accueilli en ces

milieux inclytes, la diplomatie et les discours miellés, les démarches insistantes, et l'art de saisir les occasions jouent, à côté du mérite, un rôle auquel les malveillants attribuent une sorte de prépondérance. M. Prosper Jouplane ignorait tout des stratégies académiques et s'il rêvait de l'habit vert, c'était dans la mesure où un stropiat peut se voir en songe grimpant aux Grandes Jorasses, par la face nord, jusqu'ici inviolée.

Ainsi M. Jouplane ne connaissait dans l'harmonie de son ménage que les plus cruelles dissonances. Adèle, bien que fille d'académicien, ne s'intéressait à rien de ce qui préoccupait son époux. Elle le tenait pour un sot, parce qu'il ne gagnait nulle pécune en dehors des maigres émoluments que lui valait son rôle obscur dans l'enseignement secondaire. Elle lui reprochait durement l'étroitesse de leur condition, et la médiocrité où il la contraignait, sans qu'il osât jamais répliquer que la dot promise, pourtant bien petite, n'avait jamais été versée, et qu'il entretenait donc une furie sans l'ombre de compensation. En outre, elle l'humiliait en lui reprochant de ne lui avoir pas donné d'enfant ; à quoi M. Jouplane répondait, *in petto* bien entendu, que, d'une part, il avait fait de son mieux, et qu'il